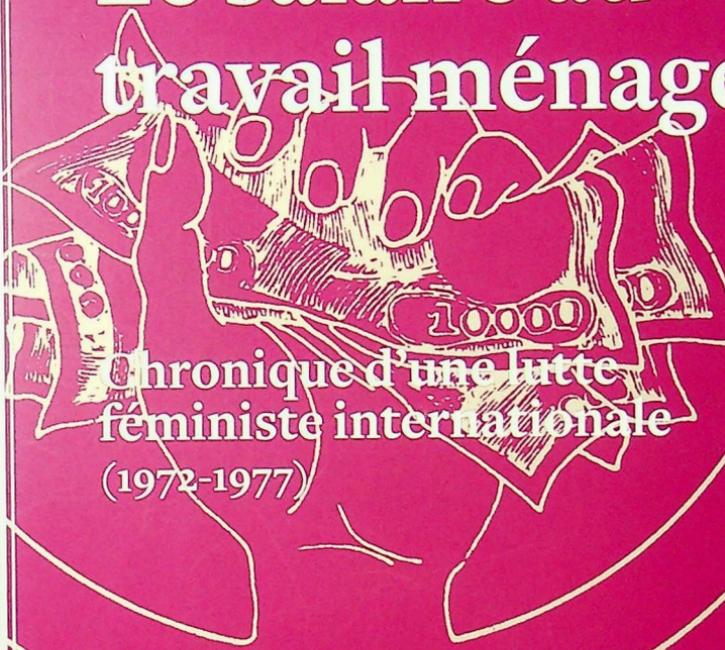


Louise Toupin

# Le salaire au travail ménager



Chronique d'une lutte  
féministe internationale  
(1972-1977)

les éditions du remue-ménage

Comune di Padova  
Sistema Bibliotecario

ALF - SLD

Sez. 4

Sottosez.

Serie 4

Sottos. 1

Unità 212 ♀

PUV 55

Dustar



## ENTRETIEN AVEC MARIAROSA DALLA COSTA\*

*Mariarosa Dalla Costa est née à Treviso en Italie en 1943. Elle étudie à l'Université de Padoue, devient docteur en droit en 1967, et professeure à l'Istituto di Scienze Politiche e Sociali. Elle est l'auteure du document fondateur de la perspective du salaire au travail ménager « Les femmes et la subversion sociale », publié en 1972 avec un texte de Selma James « La place des femmes » sous le titre Le pouvoir des femmes et la subversion sociale. Le livre fut traduit depuis en plusieurs langues.*

**Louise Toupin :** *Potere femminile* a eu, dans le monde féministe occidental, un impact international dès sa publication en 1972 en italien, puis en anglais, et sa traduction consécutive en plusieurs langues, forçant, dans les années qui ont suivi, les féministes de toutes tendances à se situer par rapport à l'analyse qui y était soutenue. Avant de plonger dans le contenu même du livre, on pourrait d'abord préciser le contexte de sa production en Italie, et la « mouvance » idéologique et politique dans laquelle il a mûri. En un mot, il serait intéressant de s'attarder sur la conjoncture intellectuelle et politique au sein de laquelle ce livre-manifeste fut écrit.

Je voudrais d'abord savoir quelle a pu être l'influence du courant opéraïste italien, appelé aussi « courant de l'autonomie », dans votre pensée. Ensuite, quelle a été l'influence d'essais féministes italiens ou étrangers sur le travail ménager qui avaient commencé à paraître en

---

\* Extraits d'une entrevue avec Mariarosa Dalla Costa réalisée entre les années 1996-1998, et complétée en 2013. L'entrevue initiale, conçue dans la première phase de la préparation de cette publication, a dû être abrégée dans sa phase finale. J'espère en avoir conservé la logique organique d'ensemble.

1969-1970. Commençons par le courant de l'«autonomie», ou opérâiste, courant intellectuel et politique de la gauche extraparlamentaire italienne.

Il me semble important de traiter d'abord de la place de ce courant dans votre œuvre, car je crois qu'on ne peut comprendre toute l'originalité des découvertes théoriques qui y sont contenues qu'à la lumière des nouveautés qui ont d'abord été initiées par ce courant et qui vous ont permis de pousser plus loin l'analyse et, finalement, de situer la place des femmes dans la société capitaliste. Je pense à des thèmes importants de ce courant, comme par exemple le refus du travail, la place accordée à la subjectivité ouvrière et à la capacité de subversion du sujet, à sa capacité révolutionnaire.

Certains auteurs, comme Yann Moulier, traducteur de Mario Tronti, qui a introduit le courant opérâiste italien en France, vous classent, à titre d'auteur du *Pouvoir des femmes et la subversion sociale*, comme faisant partie de « ceux qui ont contribué de façon significative » au courant opérâiste italien. Un autre, Harry Cleaver, a parlé de Selma James et de vous-même comme étant des théoriciennes féministes du « marxisme autonomiste<sup>1</sup> ». Que dites-vous de cette appréciation, et comment l'interprétez-vous ? Et êtes-vous d'accord pour dire que *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale* a mûri dans ce terreau intellectuel ?

*Mariarosa Dalla Costa* : Ma formation politique débute avec l'opérâisme. Je ne dirais pas avec l'«autonomie», qui est une définition qui a été formulée des années plus tard quand j'étais déjà active à l'intérieur du mouvement féministe, dans le mouvement pour le salaire au travail ménager. Ce mouvement représentera, dès son début, et pendant toute sa vie, une réalité complètement indépendante de ces réseaux masculins, incluant ceux dits de l'«autonomie». Mais je peux comprendre que notre discours soit désigné aujourd'hui, comme le fait Harry Cleaver, et plus tard Nick Witherford<sup>2</sup>, comme étant un « marxisme autonomiste ». En effet, en partant d'une matrice marxiste, on avait choisi le point de vue de l'autonomie du mouvement de classe, d'une classe comme nous l'avions redéfinie, et qui incluait le travail de production et de reproduction de la force de travail par les femmes.



Mariarosa Della Costa. Photo : Dario De Bortoli

*Les origines du discours de l'autonomie de classe se trouvent cependant dans l'œuvre de C.L.R. James et de Raya Dunayewskaya, de même que dans le groupe autour de la revue Socialisme ou barbarie en France, et dont les représentants majeurs étaient Cornelius Castoriadis et Claude Lefort<sup>3</sup>.*

*En fait, on reconnaît dans notre travail, le mien et celui de mes copines des groupes du salaire au travail ménager, l'importance d'avoir découvert l'autre pôle de l'accumulation capitaliste, l'autre voie par laquelle elle passe, c'est-à-dire la production et la reproduction de la force de travail. En d'autres termes, d'avoir découvert la maison à côté de l'usine. On a découvert que la classe était formée non seulement des salarié.e.s, mais en même temps des non-salarié.e.s.*

*Tenir compte de cela, aujourd'hui, est fondamental pour comprendre le « commandement capitaliste<sup>4</sup> » qui, du monde de la production, se déploie dans des formes toujours plus « étonnantes » et létales sur le monde de la reproduction, pour comprendre en fait le rapport entre économie formelle et informelle, pour comprendre le rapport entre économie monétaire et non monétaire, pour comprendre le rapport premier*

*monde/tiers-monde (pour m'exprimer par une synthèse conventionnelle), pour comprendre les luttes qui, issues du monde de la reproduction globale, tendent à briser ce commandement, pour affirmer d'autres critères dans le rapport avec la production, avec la Nature et avec la Vie.*

*Donc, pour répondre à ta question : oui, Le pouvoir des femmes et la subversion sociale a mûri dans ce « terreau » intellectuel opéraïste. Mais je me souviens qu'il y avait une certaine résistance, plutôt dure, du côté des intellectuels opéraïstes, à accepter d'élargir le concept de classe ouvrière pour y inclure, comme nous le soutenions au début des années 1970, les ménagères. Les théoriciens de l'opéraïsme insistaient pour dire que ce que nous appelions production, c'est-à-dire production et reproduction de la force de travail, appartenait plutôt à la sphère de la circulation, telle que décrite par Marx dans Le capital. Quand, plus tard, ils ont parlé d'« ouvrier social », ils faisaient plutôt allusion à différentes figures de travailleurs dans le contexte de la décentralisation productive. Ils avaient reconnu dans la nouvelle composition politique de classe au début des années 1970, les luttes des étudiants et leur revendication d'un présalaire, la lutte des techniciens, etc. Mais il y avait, de la part de ces hommes intellectuels de la gauche extraparlamentaire, une grande sous-évaluation de ce qu'était le travail ménager. Je pense que leur idée à ce sujet consistait à dire que le problème des femmes serait résolu avec davantage de crèches et une meilleure organisation de ces dernières. Ils croyaient plus aux solutions en termes de services. Ils ont toujours sous-estimé l'ampleur réelle du travail de reproduction et l'impact du manque d'argent pour les femmes qui étaient assignées à ce travail.*

*Et je crois aussi que la plupart des théoriciens de cette mouvance, après avoir lu Le pouvoir des femmes, et après en être arrivés à se faire une vague idée de la question, n'ont jamais lu les autres documents que nous avons produits depuis, dans les groupes du salaire au travail ménager. Et je pense que, même aujourd'hui, ils en ignorent toujours l'existence. Avec pour conséquence qu'ils continuent à ignorer à peu près tout de cette question du travail de reproduction et tout le débat politique à son propos avancé par les féministes.*

*Cependant, ces dernières années, alors que nous en sommes à une nouvelle étape dans notre analyse, plusieurs de nos plus récents travaux, de même que la partie la plus importante de nos travaux d'alors, sont maintenant traduits en anglais, en espagnol et en japonais, et le seront sous peu dans d'autres langues. Cela nous permet de continuer à contribuer, de meilleure manière, espérons-nous, à un débat politique international qui doit faire face à des questions toujours plus urgentes et dramatiques.*

Parlons maintenant des lectures féministes proprement dites qui ont alimenté *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*. Par exemple, quels essais marquants du féminisme occidental sur le travail ménager avaient commencé à circuler en Italie au tournant de la décennie 1970 et en aviez-vous pris connaissance au moment d'écrire *Le pouvoir des femmes* ? Je pense ici entre autres à celui de Margaret Benston en 1969, *The Political Economy of Women's Liberation* ; celui de Christine Dupont (Delphy) la même année, *L'ennemi principal* ; ou encore, toujours en 1970, ceux de Betsy Warrior et de Pat Mainardi, respectivement *Housework: Slavery or Labour of Love* et *The Politics of Housework*. Bref, quelles œuvres féministes vous avaient le plus marquée à cette époque ?

*Mariarosa Dalla Costa* : Je ne connaissais aucune des œuvres féministes étrangères que tu mentionnes. Il y avait des travaux italiens sur la « condition de la femme » en général et sur l'avortement. Je pense que le temps était mûr, en Italie et à l'étranger, pour l'explosion de cette question, et surtout parce que nous nous trouvions à une période de grande rébellion sociale et de luttes de toutes sortes. À cette époque, j'étais complètement absorbée par la militance politique et concentrée sur des analyses italiennes liées à mon travail politique. Mon discours féministe a été le fruit de l'explosion de la contradiction que je vivais alors dans mon activité politique.

Cette activité commençait à quatre heures le matin, je devais me lever pour aller distribuer des tracts devant des grandes usines, et ça continuait ainsi le soir, les samedis, les dimanches. Si on ne se réfère pas à ce type de vie, il est difficile de comprendre pourquoi je n'avais pas lu,

*à cette époque, tel et tel livre sur la question des femmes qui commençaient à être publiés. Aussi, j'étais italienne. Je ne connaissais pas, sinon de manière très vague, l'anglais, que j'ai par la suite appris tout au cours de ma militance féministe en allant entre autres en Amérique. Je connaissais le français, mais je n'avais pas de rapports particulièrement significatifs ou très fréquents avec la France.*

Avez-vous d'abord été marxiste, puis féministe, ou bien avez-vous été féministe d'abord et marxiste ensuite ? Dans le fond, je voudrais savoir si c'est le marxisme qui a fait de vous une féministe, ou si c'est votre expérience de vie qui a fait de vous d'abord une féministe, qui a ensuite découvert le marxisme.

*Mariarosa Dalla Costa: Fondamentalement, j'avais été poussée à l'activité militante et à la découverte de l'« usine » par un idéal de justice. Je voulais comprendre d'où provenait le mal du monde, l'origine du mécanisme, en un sens l'omphalos<sup>5</sup>, du système des rapports sociaux. Et c'est ainsi que je rencontrai le marxisme dans sa version opératoire<sup>6</sup>. Ce marxisme fut en soi une grande découverte qui me donna, et qui continue à me donner, des instruments essentiels de compréhension du monde.*

*La militance politique fut l'autre grande expérience de ma vie, parce qu'elle donne à la pensée les coordonnées de l'action. Mais, dans cette militance, j'expérimentais, comme beaucoup d'autres femmes des groupes de la gauche extraparlamentaire du tournant des années 1970, la contradiction de ne pas sentir représentée, comprise, ma condition de femme, ni par cette action militante, ni par cette pensée marxiste. Or, c'est cela que je cherchais.*

*Ma rencontre avec Selma James fut fondamentale à cet égard. Mais nos chemins se séparèrent bientôt pour toujours en raison d'une conception différente de l'action politique. Pour répondre à ta question: oui je fus d'abord marxiste, et ensuite féministe; je dois aussi ajouter que ma recherche d'un parcours différent de ce celui auquel la société du temps s'attendait d'une jeune femme était évidemment commencée longtemps auparavant.*

*Le pouvoir des femmes et la subversion sociale* rassemble trois textes, le vôtre: «Les femmes et la subversion sociale», écrit au début de 1971, un autre de Selma James, écrit en 1953 et un texte sur «La maternité et l'avortement» du groupe Lotta Femminista de Padoue, le tout précédé d'une introduction de Selma James. Votre texte «Les femmes et la subversion sociale», circule à partir de juin 1971 et est historiquement lié au groupe Lotta Femminista, cependant qu'il en précède la formation<sup>7</sup>. Il a en quelque sorte suscité sa naissance. Pourriez-vous nous rappeler les circonstances de la rédaction de ce texte?

**Mariarosa Dalla Costa** : *J'avais écrit une première version de ce texte en le proposant, sous forme photocopie, à la discussion à un groupe de copines qui étaient intéressées à la thématique féministe. Il était signé Movimento di Lotta femminile di Padova (c'était un nom plutôt improvisé) et daté de juin 1971. Ce petit groupe de copines s'était reconnu dans l'analyse proposée dans le document. Et peu après, le groupe est devenu Lotta Femminista.*

*J'ai ultérieurement élaboré ce document et décidé de le publier sous le titre Potere femminile e sovversione sociale. Je pensais qu'il serait bon de le publier car c'était là la manière de lui assurer une large diffusion. Et cela s'est avéré. Seulement, je n'avais ni le temps ni la tranquillité mentale suffisante pour préciser davantage une série de questions que j'aurais voulu mieux analyser et développer parce que j'étais déjà absorbée par une vie militante très intense. Et je dois dire que j'ai continué à toujours être en lutte avec le temps, encore aujourd'hui, et pour des raisons qui ont beaucoup de continuité avec celles de ce temps-là.*

*J'ai dédié mes vacances de Noël 1971 au travail de vérification de Potere femminile avec Selma, et à celui de mettre le point final à ce livre destiné fondamentalement au mouvement, et qui est devenu un classique des cours d'études féministes aux États-Unis. Je me souviens de Pia<sup>8</sup>, apitoyée, venue le dernier jour de l'année nous apporter un peu de spumante et de panettone. Et ce sera aussi un 31 décembre, cette fois en 1995, que je mettrai la dernière main à un livre analysant les conséquences du néolibéralisme et des politiques d'ajustement structurel sur*

*la condition des peuples – et des femmes en particulier – dans la nouvelle globalisation de l'économie<sup>9</sup>.*

Vous avez déjà dit, dans une communication à un colloque à Montréal<sup>10</sup>, qu'en raison du contexte italien particulier du début des années 1970, le féminisme italien fut certainement marqué, et cela de façon plus accentuée que dans d'autres pays, par la problématique du « travail/refus du travail ». Était-il ainsi plus marqué par cette problématique en raison de l'influence intellectuelle du courant opéraïste, qui avait fait du refus du travail un des thèmes centraux de ses analyses ?

*Mariarosa Dalla Costa* : *Le thème du refus du travail permettait d'agir et de lutter dans la perspective d'une réduction draconienne de la journée de travail. C'était l'unique approche qui permettait d'ouvrir une nouvelle perspective pour les femmes. Cela allait à l'encontre de la perspective proposée par la gauche institutionnelle avec son idéologie du travail, et qui proposait aux femmes comme seule voie d'avenir d'ajouter un autre travail à celui qu'elles faisaient déjà à la maison. Nous avons dénoncé cela. Pour calculer le travail des femmes, on devait commencer par le travail qu'elles faisaient déjà, le travail domestique et, à partir de là, on devait concevoir une réduction importante de leur journée de travail. Parallèlement, leur autonomie financière devait débiter avec la reconnaissance économique de leur travail à la maison. Le tout valait pour l'homme si, comme il pouvait arriver, il était celui qui effectuait ce travail, ou une partie de ce dernier.*

Lorsqu'on lit *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*, on s'étonne de ne pas y retrouver la stratégie du salaire au travail ménager comme telle, sauf au passage, en note infrapaginale<sup>11</sup>. Est-ce à dire que la stratégie du salaire s'est précisée après la publication de la théorie ? Et si oui, à quel moment ou à quelle occasion est-elle apparue ?

*Mariarosa Dalla Costa* : *Oui. Je pense que notre première volonté était d'ouvrir une nouvelle perspective de lutte sur la condition des*

femmes. Mais la détermination de la demande d'un salaire au travail ménager a requis un peu plus de temps de notre part. Toutefois, même si, dans *Potere femminile*, la revendication d'un salaire apparaît dans une édition ultérieure, elle fut inscrite très rapidement dans nos documents internes.

Je pense qu'une certaine incertitude à ce sujet provenait du fait que nous étions conscientes que, dans une bonne mesure, il aurait été fort difficile d'obtenir une telle chose, vraiment susceptible d'ouvrir une alternative à la condition des femmes. Le système capitaliste était basé exactement sur l'opposé, soit sur l'opposition entre des travailleurs salariés et les travailleurs non salariés, principalement les femmes comme reproductrices de la force de travail. Ce qui était très différent que de demander la hausse d'un salaire déjà existant. D'une part, nous pouvions paraître « non réalistes » mais, de l'autre, nous étions conscientes du fait que, tout comme les autres secteurs de la société en lutte, nous voulions vraiment créer un autre monde, un autre système, où la subordination d'un sujet, en l'occurrence, un sujet sexué, à un autre, serait rendue impossible. Le demande d'un salaire au travail ménager constituait à cet égard la revendication la plus radicale à avancer sur ce chemin, un véritable levier de pouvoir pour les femmes, parce qu'elle avait la prétention de subvertir non seulement la condition des femmes, mais la condition des travailleurs non salariés en général, tout autant que la condition des travailleurs salariés.

De fait, la division travail salarié/travail non salarié représentait la division fondamentale au sein de la classe ouvrière au sens large, la base de toutes les autres stratifications. En ce sens, notre demande constituait le pivot de la plus puissante recomposition de classe. Et ce n'est pas par accident que, contre une telle recomposition, qui était l'expression d'un cycle international de luttes représentant la réunification de différents secteurs de la société travailleuse, le capital ait lancé une contre-offensive aux niveaux politique et économique. Cette contre-offensive, au niveau mondial, se fait toujours plus implacable. Toutefois, de plus en plus de sujets, provenant autant du monde non salarié que du monde salarié, émergent sur la scène politique et sont capables de faire entendre leurs voix, comme les peuples indigènes, au Chiapas par exemple.

La signification de l'émergence du mouvement des femmes pour vous, c'est d'abord cette expression d'une révolte massive des femmes contre leur travail matériel et immatériel d'assignation à la reproduction ; mais c'est aussi l'expression d'une rupture profonde dans l'ordre social, une rupture de l'équilibre que vous avez appelé « des rapports de dépendance société/usine » en Italie. Que vouliez-vous dire par là ?

*Mariarosa Dalla Costa* : Ce qui était en jeu avec l'explosion du mouvement féministe – et j'entends ici ce sur quoi tout le mouvement féministe s'entendait – c'était la volonté, de la part des femmes, de s'affirmer comme personne, comme individu sociale. C'était l'affirmation de ses propres besoins de reproduction, en fonction d'elle-même, et non plus seulement en fonction de la satisfaction des besoins des autres. Cela avait des implications énormes sur le terrain de la sexualité, sur l'organisation de sa propre vie, sur sa manière d'habiter (seule ? Avec d'autres femmes ? Avec un groupe de personnes ? Donc pas nécessairement avec un homme), sur sa procréation. Sur ce dernier terrain, les femmes en Italie ont exprimé le plus grand refus du travail qui soit, en fonction aussi de l'affirmation de soi.

La signification de l'émergence du mouvement des femmes, on la trouve dans cette rupture d'un rapport purement « fonctionnel » de la reproduction à la production, dans le refus des modifications induites dans l'organisation de la reproduction seulement en fonction des modifications du monde de la production (par exemple, le fait que les femmes doivent faire plus ou moins d'enfants en fonction des besoins de la production). La signification de cette émergence on la retrouve dans l'affirmation de l'autonomie des femmes comme sujets sociaux, contre le fait d'être, à l'intérieur de la famille, un simple appendice des programmes économiques. J'ai développé ce thème dans *Reproduction et émigration en analysant l'attitude de l'État à l'égard des politiques démographiques et de l'émigration*<sup>12</sup>.

Sur le plan politique, il s'agit d'une coupure par rapport à la période précédente : cette affirmation d'autonomie des femmes voulait dire lutter non plus seulement pour soutenir la lutte d'autres sujets, en l'occurrence ceux qui étaient exploités à l'intérieur de l'usine, mais lut-

*ter sur son propre terrain de travail, avant tout le travail ménager, ce qui constituait un élargissement du front de lutte et, de ce fait, une lutte encore plus puissante.*

Dans *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale* vous écrivez qu'en luttant à partir des conditions de la reproduction et contre la dépendance hommes-femmes-enfants, les femmes ne posaient pas simplement la question de leur propre autonomie, mais elles ouvraient aussi une autre possibilité : celle de renforcer celle des autres. Voudriez-vous expliciter davantage votre pensée sur ce point ?

*Mariarosa Dalla Costa* : Je pourrais ajouter ceci à ce que j'ai déjà dit : ce n'était pas un hasard si à peu près tous les tracts de la première période du mouvement féministe finissaient en mentionnant les femmes, les enfants et les vieillards. Puisque les femmes avaient subi une si grande oppression et une si grande exploitation, elles devinrent, à travers l'action du mouvement féministe, les interprètes les plus sensibles de la cause d'autres sujets opprimés. Et avant tout des enfants et des vieillards qui, dans une situation de faiblesse, dépendaient de leur travail, et constituèrent de ce fait un point de force pour leurs demandes. À plusieurs reprises, dans l'histoire, les femmes se sont identifiées à d'autres sujets opprimés, les ont aidés et se sont rangées de leur côté dans leurs luttes.

Il est à cet égard significatif d'observer que, dès que la question féministe s'est posée en Italie au début des années 1970, la transformation du discours sur la famille à laquelle on a assisté au niveau institutionnel a aussi pris en compte les droits des enfants comme personnes, ainsi que ceux des vieillards, des handicapés et des malades. Je ne veux pas dire que la situation sociale et matérielle en Italie s'est vue améliorée pour autant. Il serait en effet bien difficile de soutenir un tel propos, surtout dans les années actuelles. Mais le débat social et politique que nous avons provoqué a ouvert, aussi au niveau institutionnel, un nouvel espace de considération pour différents sujets opprimés et a stimulé des initiatives pratiques qui n'existaient pas auparavant.

Venons-en aux nouveautés théoriques de *Potere femminile*. On peut mentionner la nouvelle compréhension du rôle joué par la famille en société capitaliste (un centre de production et non seulement de consommation); une nouvelle compréhension aussi de la position des femmes et du travail qu'elles y effectuent (productrice et reproductrice de la force de travail); une nouvelle appréhension du pouvoir des femmes (si elles effectuent un travail productif, en refusant ce travail, elles peuvent subvertir la société). Les femmes sont ainsi réintroduites dans l'histoire comme sujets, et sujets révolutionnaires. Autre nouveauté: la revendication d'un salaire au travail ménager comme levier de pouvoir, pour entamer « la négociation sur la reproduction ». Êtes-vous d'accord avec ce résumé des nouveautés théoriques de *Potere femminile*? Et avec le recul, qu'est-ce que vous estimez avoir dit de plus important?

*Mariarosa Dalla Costa*: Les points que tu indiques sont des points-clés. Avant d'en mentionner d'autres, je veux rappeler que tout *Potere femminile*, comme d'ailleurs les autres documents que nous avons produits, s'inscrivaient dans un horizon marxien d'analyse, c'est-à-dire que cette production articule un discours d'un point de vue de classe, élargie à notre manière. Cela signifie que notre objet/sujet privilégié était les femmes qui reproduisent les individus en tant que détenteurs de force-de-travail, c'est-à-dire les femmes qui vivaient matériellement à l'intérieur d'une condition prolétaire.

Mais nous avons aussi souligné, dans plusieurs documents et articles, la précarité particulière de l'appartenance de classe de beaucoup de femmes. En effet, dès le développement du mouvement féministe, ce dernier a constitué un point d'ancrage, une ligne de force dans la construction d'une nouvelle identité pour les femmes. Nombre d'entre elles ont alors quitté des mariages qui leur avaient garanti l'appartenance à un certain standing social. Du jour au lendemain, elles se sont retrouvées face à la question de la survie économique, et obligées d'effectuer des travaux précaires, car il était bien difficile d'imaginer que les maris qu'elles venaient de quitter allaient les soutenir financièrement. La lutte des femmes de la classe ouvrière (telle que nous l'avions redéfinie), du fait qu'elle visait un changement radical du monde, était

*déterminante dans l'ouverture de nouvelles perspectives et possibilités de vie pour toutes les femmes.*

*Il est un autre point, dans Potere féminin que je considère fondamental, particulièrement aujourd'hui à l'occasion du grand débat sur la nouvelle économie mondiale; on me permettra de citer certains passages à ce sujet :*

Depuis Marx, il est clair que le capital dirige et se développe au moyen du salaire, que le fondement de la société capitaliste est le travailleur salarié, qu'il s'agisse d'une femme ou d'un homme, et son exploitation directe. Ce qui n'a pas été clarifié par les organisations du mouvement ouvrier, et qu'elles n'ont pas même considéré, c'est que c'est justement à travers le salaire qu'est organisée l'exploitation du travailleur sans salaire. Cette exploitation a été d'autant plus réussie qu'elle a été dissimulée, mystifiée par l'absence d'un salaire. En d'autres termes, le salaire commandait autour de lui une quantité de travail bien plus considérable que celle qui apparaissait au moment de la négociation d'usine. *Le travail des femmes apparaissait comme un service personnel, extérieur au capital.*

*Aussi cet autre :*

Le commandement capitaliste à travers le salaire représente comme la contrainte, pour toute personne physiquement capable de travailler, à fonctionner sous la loi de la division du travail, et selon des modes directement ou indirectement productifs, qui tendent tous, en dernière instance, à l'expansion et à l'extension dans le temps et l'espace de la domination capitaliste<sup>13</sup>.

*On peut donc dire que le capital, dans la famille, à travers le salaire du mari, commande le travail de l'épouse à la maison. Mais ce rapport peut être lu ailleurs, autant dans le rapport entre l'économie monétaire et non monétaire, entre la nouvelle économie mondiale et l'économie de subsistance, et dans les nouvelles divisions du travail à l'intérieur de la production et de la reproduction. Par exemple, à travers le travail salarié que l'ouvrier émigré trouve à New York, le capital commande aussi le travail agricole de la femme qui, restée dans son village, continue de maintenir cette structure économique, ce qui constitue une garantie de vie pour l'ouvrier lorsqu'il devra ou voudra revenir au village.*

*Il est important d'avoir présent à l'esprit tout cela pour saisir, dans l'actuel scénario mondial, les cycles de lutte qui tendent à briser ce commandement capitaliste. Ce thème continue à être central dans mes travaux, comme par exemple « Capitalisme et reproduction<sup>14</sup> », dans « L'indigeno che e'in noi, la terra cui apparteniam<sup>15</sup> », dans « Neoliberalismo, terra e questione alimentare<sup>16</sup> », et dans les livres Donne e politica del debito<sup>17</sup> et Donne, sviluppo e lavoro di riproduzione<sup>18</sup> que j'ai publiés avec ma sœur Giovanna Franca. Le même thème est aussi au cœur de son livre Un lavoro d'amore, paru en Italie en 1978<sup>19</sup> : elle analyse en particulier la fonction de la violence physique de la part de l'homme, comme travailleur salarié qui doit commander, contrôler et maintenir la discipline sur le travail non salarié de la femme. Ce même thème est aussi central dans les travaux de Silvia Federici.*

Comment interprétez-vous d'une part l'impact international énorme qu'a eu sur le mouvement féministe occidental des années 1970 le livre *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale* et, de l'autre, comment interprétez-vous l'échec de la stratégie qui l'accompagnait ?

**Mariarosa Dalla Costa :** *À mon avis, l'impact énorme que le livre a connu est dû non seulement au fait que l'analyse avait frappé juste, mais aussi parce qu'on sentait qu'elle provenait d'un monde vivant, militant, et donnait une indication pour l'action. Le livre mettait en évidence l'idée du capital comme rapport social, rapport de classe à rompre, et non simplement comme une chose à améliorer, ou comme une quantité de richesse à distribuer plus équitablement. Il y avait là toute la différence entre féminisme révolutionnaire et féminisme réformiste.*

*Ces années faisaient partie d'un cycle de luttes qui s'étaient développées au niveau international à partir de la seconde moitié des années 1960, en brisant les assises et les équilibres du capitalisme, autant à l'Est qu'à l'Ouest, au Nord comme au Sud. Et l'Italie, plus particulièrement, avait connu, durant les années 1970, une mobilisation massive d'ouvriers, d'étudiants, de chômeurs, de techniciens et d'autres secteurs clés du monde du travail.*

*Le mouvement féministe émerge de ce cadre de luttes. Des militantes de différents pays, sympathisantes de notre perspective, ou qui avaient épousé cette perspective, ont décidé de traduire et d'utiliser Potere femminile, de même que le riche ensemble de matériaux d'analyse et de documentation de nos groupes, constitué de nos journaux, bulletins, tracts, textes ronéotypés ou petits livres publiés et conçus pour usage militant<sup>20</sup>.*

*À partir de ce patrimoine se sont formées non seulement des femmes militantes, mais aussi plusieurs générations de femmes qui ont occupé des postes à différents niveaux dans les institutions ou à l'université, apprivoisant le discours, mais hélas, effaçant le plus souvent les origines, les sources, et la réelle portée de ce discours, faisant souvent obstacle, de bien des façons, à la possibilité d'existence et de diffusion des étapes ultérieures d'évolution de ce type d'analyse.*

*Pourquoi n'avons-nous pas « vaincu » ? Eh bien, pour les mêmes raisons pour lesquelles les autres secteurs en lutte n'ont pas vaincu. Parce que contre un cycle de luttes aussi puissant, qui avait suscité une très importante recomposition de pouvoir de classe, avant tout entre travail salarié et non salarié, le système capitaliste a répondu par la décentralisation productive, en changeant les conditions de la production, provoquant ainsi beaucoup de chômage, précarisant le travail, baissant les salaires, réduisant de façon draconienne les dépenses publiques destinées à des fins sociales, et cela de manière toujours accrue dans les années actuelles<sup>21</sup>, rendant très incertaines, au niveau général, les possibilités de vie même.*

*L'application systématique de par le monde des politiques d'ajustement structurel, au nom de la gestion de la crise de la dette internationale, a provoqué le sous-développement de la reproduction à un niveau planétaire. Les années 1980 ont été, dans beaucoup de pays, des années de révoltes populaires et de luttes pour le pain. En Italie, ce sont des années de répression politique et de « normalisation ». L'histoire du mouvement féministe pour le salaire au travail ménager, et les œuvres de ses théoriciennes, se sont vues pratiquement effacées de la scène féministe et de la culture féminine en général, de même qu'ignorées de l'enseignement universitaire. Cela est vrai non seulement des œuvres des années 1970, mais aussi des travaux qui, publiés au début des*

années 1980, avaient constitué une pierre angulaire dans l'élaboration ultérieure de ce discours<sup>22</sup>.

En Italie, les années 1990 constituent une réponse du système capitaliste encore plus dure, en lien avec ce qui se passe au plan mondial. Comme je l'ai analysé dans deux textes de ces années-là (« *Capitalismo e riproduzione* » et « *Sviluppo e riproduzione* »<sup>23</sup>), on assiste en Italie à des phénomènes comme les cas de suicides pour cause de manque de travail, ou pour refus d'accepter l'unique travail proposé parce que l'employeur est une organisation criminelle, les cas de gens qui cherchent à vendre leurs organes pour se procurer de l'argent, les cas de mères qui abandonnent leur enfant immédiatement après l'accouchement, le fait qu'une grande partie de la population soit aux mains des usuriers, etc.

La guerre du Golfe a constitué une espèce de choc pour la société italienne. Les gens en Italie ont dû reconsidérer le fait d'envoyer leurs fils mourir à la guerre. On a alors recommencé à s'interroger au plan social sur le monde, sur les effets de ce système économique et sur ce qui pourrait être fait. À partir de ce moment, un débat politique s'est réenclenché, avec un commencement de discussion sur la possibilité de construire d'autres rapports de production, de consommation, de vie, d'autres rapports avec la nature et avec tous les êtres vivants. Ces derniers thèmes, plus particulièrement, qui demeurent toutefois minoritaires dans le débat du mouvement, vont à l'encontre d'un discours institutionnel qui, soumis aux directives toujours plus contraignantes d'ajustement structurel du Fonds monétaire international, a complètement évacué la question sociale et celle des rapports avec la nature, à commencer par les rapports avec la terre et la nourriture.

La rébellion du Chiapas et le mouvement qui la représente – et au sein duquel les femmes ont un rôle fondamental – de même que plusieurs luttes et mouvements qui, dans le monde, visent un développement différent, différent avant tout parce que non capitaliste, constituent une indication, une possibilité d'alliance, en même temps qu'un grand laboratoire social et politique pour expérimenter de nouvelles inventions et de nouvelles pratiques de production, de consommation et de vie pour les non-salariés et les salariés, hommes et femmes, de par le monde.

Comment décririez-vous les étapes de l'évolution de votre pensée ? Comment la perspective du salaire au travail ménager s'est-elle transformée au fil de l'évolution de la conjoncture politique et économique italienne et internationale et, finalement, comment actualiseriez-vous la revendication du salaire au travail ménager aujourd'hui ?

*Mariarosa Dalla Costa* : La première chose à dire à propos de l'évolution de ma pensée est que cette dernière ne s'est pas insérée dans un cheminement de vie absolument linéaire, c'est-à-dire sans interruptions ni obstacles. Non seulement je parcourais le monde avec un corps de femme – et cela signifie des échéances et des conditionnements biologiques – mais le travail, les responsabilités et les difficultés typiques du genre auquel j'appartiens ont fait obstacle, et cela à différentes périodes de ma vie, à la possibilité de donner une expression écrite aux pensées et aux problèmes que je me posais. Ces obstacles ont cependant constitué, en même temps, un terrain d'inspiration et d'analyse. Le fait même d'avoir privilégié une vie intellectuelle et militante a comporté pour moi des coûts assez lourds et des renoncements de toutes sortes. Mais toutes les choses que j'ai faites n'auraient très certainement pas pu l'être sans en payer les coûts.

« Sauvegarder notre patrimoine... »

En outre, à la fin des années 1970, et pendant la décennie des années 1980, j'ai été absorbée par la tâche d'affronter les conséquences de la répression politique<sup>24</sup> : aider des gens, y compris moi-même, sauvegarder notre patrimoine, c'est-à-dire éviter que toutes les choses que nous avons produites pendant notre activité militante des années 1970 ne soient tout simplement détruites ; affronter un débat politique à l'interne qui voyait la nécessité, douloureuse, de dissoudre notre réseau et de fermer nos « centres de femmes ».

À la fin des années 1970, une période se terminait. La militance basée sur un maximum d'activités d'une part et, de l'autre, le peu d'argent que chacune de nous pouvait y mettre, était arrivée à un point limite. Il n'y avait pas, à l'encontre de ce qui existe maintenant pour

*différentes initiatives de femmes, d'articulation de financement aux plans national et international.*

*Incidemment, je me demande quelles peuvent être les limites, les risques et les ambiguïtés que les initiatives actuelles peuvent rencontrer à cause de ça. Il semble que la même logique qui est à l'œuvre dans d'autres grandes questions, comme l'aggravation du malheur des peuples du monde d'un côté et, de l'autre, le foisonnement d'initiatives financées à même et autour de ce malheur, est aussi à l'œuvre dans la question des femmes. En effet, il est impossible de rester aveugle à la détérioration massive de la condition des femmes dans le monde. Le risque est de voir se multiplier en nombre toujours plus grand des professionnelles du malheur des femmes et une bureaucratie féminine contrôlant la rébellion et les tentatives de construire des luttes radicales contre tout cela, c'est-à-dire contre ce type de développement, dans ses nouvelles articulations néolibérales: politiques d'ajustement structurel, guerres, expropriation continue des peuples de leurs moyens de reproduction, le tout orienté vers un but unique: tout doit devenir marchandise, surtout marchandise pour l'exportation.*

*Revenons à notre période de la fin des années 1970. Notre organisation se trouvait alors devant la nécessité de passer à une nouvelle étape, car il devenait évident que l'État n'allait pas nous concéder de salaire au travail ménager. Nous avons cependant gagné sur d'autres plans: celui de l'affirmation d'une identité féminine non plus définie uniquement en fonction du mariage, de la famille et des enfants; celui de l'affirmation d'une sexualité féminine non plus définie uniquement en fonction de la procréation; celui de l'affirmation des droits des femmes face aux structures sanitaires, à l'avortement, à l'accouchement et, plus généralement, face aux types de traitements offerts dans les départements d'obstétrique et de gynécologie (bien qu'il reste encore beaucoup à faire en ce domaine dans plusieurs hôpitaux); nous avons gagné la modification du code de la famille, et beaucoup d'autres choses.*

*Quant à la question du salaire au travail ménager et à celle des conditions économiques en général, nous avons non seulement fait face à une réponse négative, mais encore, comme ce fut le cas des autres mouvements, à une réponse répressive. Affronter tout cela a absorbé beaucoup de mon temps et de mon activité...*

### *Femmes/État-providence/mode de production*

*En ce qui concerne ma production intellectuelle durant la décennie 1980, j'ai avant tout terminé le livre sur le rapport entre les femmes et l'État durant la période du New Deal, c'est-à-dire pendant la phase de construction de l'État-providence aux États-Unis<sup>25</sup>. Ce livre voulait être une étude de la naissance du schéma de la relation femmes/État-providence/mode de production, qui allait constituer le modèle dominant dans les pays occidentaux jusqu'aux années 1970. En même temps, cette étude lisait les luttes des femmes qui ont accompagné ce modèle, aux côtés de celles des ouvriers et des chômeurs, comme l'expression de volontés d'autonomie.*

*Les années 1930 ont en effet constitué aux États-Unis le banc d'essai de la famille moderne en temps de crise, avec la femme ménagère qui doit administrer le salaire du mari (quand il y en a un), mais qui doit aussi être disponible pour le travail à l'extérieur, travail « au blanc » ou au noir, et qui, en même temps, doit aussi soutenir la famille dans un contexte de fort taux de chômage masculin, de précarisation du marché du travail, et de mise en place d'un nouveau système de sécurité sociale.*

*Alors que les années 1930 marquèrent aux États-Unis la naissance de l'État-providence, nous avons assisté, durant les années 1980, à son démantèlement progressif. Alors que l'on cherchait pendant les années 1930 à adapter la reproduction de la force de travail à la production des marchandises dans le contexte de la constitution d'un plan d'ensemble productif et social, en ce moment, on laisse la reproduction à la « libre initiative » des individus, alors que les marchandises se voient graduellement produites à l'étranger dans un contexte international d'escalade de guerre.*

*Malgré le fait que le contexte a changé depuis les années 1930, les contraintes sur les femmes ont continué à être les mêmes durant les années 1980, tout comme elles le sont aujourd'hui, dans des conditions tout simplement plus difficiles. Comment les femmes ont-elles pu continuer, dans ce cadre, à construire leur autonomie ? J'ai produit des articles à ce sujet, qui se concentraient sur les dépenses publiques, ou encore sur les politiques d'emploi en Italie<sup>26</sup>. D'autres articles contiennent*

aussi des réflexions sur le mouvement féministe des années 1970, les questions cruciales qu'il avait posées et les luttes qu'il avait menées<sup>27</sup>. Ce type de réflexions est parfois présent dans d'autres articles déjà mentionnés, comme les articles sur les dépenses publiques ou l'emploi. Tous ces travaux ont été conçus dans des conditions très difficiles. J'avais toujours la préoccupation de consigner au moins quelques réflexions face à une vague d'événements qui allait enterrer notre monde, soit le féminisme des grandes luttes, dans la poudre de la répression et de la normalisation.

### *La démystification du discours sur les stratégies familiales*

Un autre thème important traverse plusieurs de mes travaux : il s'agit de la démystification du discours selon lequel plusieurs stratégies s'offriraient aux femmes pour concilier le travail dans la famille et le travail à l'extérieur. Des femmes universitaires qui exaltaient, durant la décennie 1990, la « double présence<sup>28</sup> » des femmes, n'expliquaient pas comment beaucoup d'entre elles avaient résolu le problème du travail ménager.

À ce propos, je pense qu'il n'y a pas eu et qu'il n'y a pas beaucoup de stratégies familiales possibles. Il y en a seulement deux. Et c'est particulièrement vrai dans un pays comme l'Italie, caractérisé par un système de services très déficient et très cher. Ou les femmes vont travailler à l'extérieur en renonçant à avoir des enfants, évitant ainsi la partie la plus importante et la plus problématique du travail ménager ; de cette manière, elles réussissent à conjuguer travail ménager-travail à l'extérieur. Ou les femmes qui ont des enfants vont travailler à l'extérieur en s'appuyant soit sur l'aide (en fait le travail) gratuite d'autres femmes, proches généralement, soit en payant d'autres femmes pour exécuter une partie du travail ménager. Mais, dans ce cas, il faut que l'argent procuré à ces femmes n'annule pas ce qu'elles-mêmes gagnent. De ce fait, la somme d'argent reçue par la femme qui entre dans la maison quand la première en sort est très minime.

C'est ainsi que le problème ne se résout pas et résulte en une stratification supplémentaire entre femmes. Et comme je l'avais déjà écrit

*dans des textes du début des années 1980 – qui analysent la restructuration du travail de production et de reproduction qui s'effectuait en Italie à travers les nouveaux flux d'immigration<sup>29</sup> –, ce sont progressivement les femmes immigrées, les femmes philippines avant tout qui, en Italie, ont assumé une grande partie du travail ménager, particulièrement le soin aux enfants, aux personnes âgées, handicapées, et malades.*

Vous avez écrit que deux rencontres fondamentales ont forgé votre évolution intellectuelle à partir des années 1990 : celle des mouvements indigènes (dont le déclencheur fut la lecture de *Moi, Rigoberta Menchú*<sup>30</sup>) et celle des écoféministes (spécialement Vandana Shiva<sup>31</sup>). Diriez-vous que ces rencontres avec des femmes du Sud du monde ont provoqué un virage dans votre parcours intellectuel et militant ?

**Mariarosa Dalla Costa :** *Il y eut, dans son ensemble, virage. En analysant en termes de salaire et de temps la condition des femmes et des hommes, je découvrais un cadre qui allait tout simplement se détériorer. Mais, jusqu'à un certain point, j'avais aussi la sensation que les luttes sur le terrain du temps de travail et du salaire étaient trop limitées, parce qu'elles laissaient au capital l'initiative de la définition du type de monde et du type de vie à cultiver sur la Terre.*

*Non seulement n'avions-nous pas gagné sur la question du salaire, mais cette lutte ne rendait pas compte des politiques de production de mort et de misère qui « castrent » progressivement les pouvoirs reproducteurs de la nature, de la terre, et des corps des êtres vivants en général. Alors, d'un côté, il y avait notre lutte pour obtenir de l'argent et du temps à nous, qui constituait un terrain obligé ; mais, de l'autre, nous devions aussi lutter sur un terrain différent pour ne pas laisser à la partie adverse toute l'initiative de la définition de « quel monde » et de « quelle vie ».*

*Nous devons nous poser avant tout la question de la terre, qui est toujours plus privatisée, expropriée, empoisonnée. Cette question impliquait en premier lieu de se demander quelle serait, de notre point de vue, une solution agricole acceptable pour les habitants du globe, c'est-à-dire qui éviterait de n'avoir que du poison à acheter pour se nourrir,*

*et qui permettrait à la place d'avoir accès à de la « nourriture fraîche et saine », comme le dit le slogan d'un mouvement qui s'élargira particulièrement dans les années 1990 dans le Sud comme dans le Nord du globe<sup>32</sup>.*

*Cette question va continuer à exploser, en Italie et dans le reste du monde, comme on a pu le constater en 1997, 1998 et 1999 lors des manifestations de producteurs agricoles qui ont occupé les routes avec leurs animaux et des produits de la terre. Elle tient un rôle central dans mes travaux<sup>33</sup>, à l'intérieur d'une critique du néolibéralisme des politiques d'ajustement structurel, c'est-à-dire de ce type de développement. Cette question tient de même un rôle central dans l'attention que je porte aux mouvements et initiatives des peuples indigènes, et du Sud du monde en général, pour construire d'autres types d'économie et de vie. En témoigne mon attention à la lutte au Chiapas depuis ses débuts.*

*Je tiens à dire à ce propos qu'il y a eu entre Marcos et les autres leaders politiques une différence significative que j'ai beaucoup appréciée : la sensibilité de ce dernier aux difficultés particulières vécues par les femmes, membres de l'armée révolutionnaire, vivant dans des conditions extrêmement précaires dans les montagnes, difficultés avec leurs corps qui, tous les mois, vivent leurs périodes menstruelles. Il a reconnu, il a parlé et a tenu compte de ces différences biologiques dans la lutte<sup>34</sup>.*

Vous avez parlé de « procès légal », qui caractériserait de plus en plus le développement capitaliste aujourd'hui. Qu'est-ce que vous entendez par ce terme ?

**Mariarosa Dalla Costa :** *Il est bien connu que l'économie capitaliste est fondée et continue de se développer sur la production de misère et de mort, comme sur le déracinement et le transfert de pans entiers de populations. Ces procès, ou processus, ont pour fonction d'affaiblir les réseaux d'organisation et de résistance que les populations avaient constitués, c'est-à-dire qu'ils ont pour fonction d'affaiblir les pouvoirs reproductifs des populations.*

*Ces procès étaient bien évidents depuis les débuts de l'histoire du capital, pendant la période dite de l'« accumulation originare ». Au-*

jourd'hui, le déracinement et les transferts de populations continuent de s'effectuer autour des grands projets de développement de la Banque mondiale (les projets hydroélectriques, notamment); ou encore ils se produisent sous l'effet des politiques d'ajustement et de variation des prix agricoles, obligeant d'énormes contingents de personnes à émigrer.

Sur un autre plan, il y a aussi, à mon avis, un autre type de politique de déracinement des individus, qui est en lien avec les nouvelles technologies de reproduction (NTR), et qui tendent à rendre l'individu toujours plus produit de laboratoire qu'enfant d'un père et d'une mère biologiques dans le contexte de leurs rapports sociaux. C'est une manière aussi de priver les individus du contexte de ces rapports, de leur histoire, de leur mémoire qui passe aussi par ce qui est transmis à travers les générations. C'est priver les individus de leurs racines et de leur passé. Il s'agit là d'une politique d'affaiblissement des individus à travers l'affaiblissement de la construction de leur identité, parce que le terrain même de cette construction à ses débuts s'est volatilisé.

De la même manière, les politiques de production de mort et de création de misère passent par de nouvelles configurations. La mort et la misère passent en effet toujours davantage à travers la production continue de morbidité et d'invalidités de toutes sortes, découlant d'un néolibéralisme de la science qui, par le biais d'expérimentations continues que personne n'a autorisées, et que personne jusqu'à maintenant n'a réussi à stopper, fait peser des risques nouveaux de maladies connues ou inconnues, sur le corps des gens.

Les guerres continues qui se déroulent sont d'ailleurs l'occasion la plus commode d'expérimenter tout cela sur un grand nombre de cobayes vivants ou mourants. Ce qui est en jeu est l'interruption des pouvoirs reproductifs des corps humains, tel qu'on l'a déjà fait avec les corps des autres êtres vivants – plantes et animaux – de façon à rendre les corps humains toujours plus dépendants de la « science médicale », en d'autres termes, du « marché-laboratoire ». Il s'agit là d'un plan d'ensemble de « castration » des pouvoirs reproductifs de la nature, des corps de tous les êtres vivants.

Je pense qu'il n'y a pas de hasard dans le fait que, pendant que je prenais en considération, dans mon activité théorique et pratique, les luttes des populations contre ce que j'appelle la castration de la terre,

*qui s'est produite avec les différentes étapes de la révolution verte jusqu'à l'arrivée des nouvelles technologies, des biotechnologies et des manipulations génétiques des êtres vivants, j'ai rencontré sur mon chemin, comme il est arrivé à beaucoup de femmes, la « proposition médicale » de l'hystérectomie.*

Dans votre parcours intellectuel, vous vous êtes en effet arrêtée à cette question de l'hystérectomie. Qu'est-ce qui vous y a amenée ?

*Mariarosa Dalla Costa* : Cette opération m'a été proposée, comme elle le fut à beaucoup d'autres femmes, sans fondement. J'avais la capacité et la possibilité de vérifier la situation, et je l'ai refusée. Mais est-ce le cas pour plusieurs femmes ? Les confrontations que j'ai eues à cet égard avec d'autres femmes et d'autres médecins afin de vérifier le bien (ou mal) fondé de cette proposition m'ont ouvert les yeux sur cette pratique : au-delà des cas où elle peut s'avérer vraiment nécessaire, elle est devenue, dans ce siècle, une pratique de castration de masse des femmes dans beaucoup de pays avancés, et cela pour des intérêts qui n'étaient certainement pas le bien-être des femmes.

J'ai en effet découvert des pourcentages épouvantables de recours à cette pratique. J'ai découvert toutes les conséquences négatives qui, d'habitude, ne sont pas mentionnées lorsqu'on soumet les femmes à cette opération, tandis que, dans bien des cas, il existe des solutions autres, non mutilantes, qui ne sont ni soumises à leur attention, ni offertes comme autres choix possibles.

Je voyais la même politique agressive et castratrice qui portait préjudice aux pouvoirs reproductifs de la nature-terre porter préjudice ici aux pouvoirs reproductifs de la nature-corps des femmes, dont chacun des organes est intimement relié à tout l'ensemble du corps. Seule une pensée mécaniciste réductionniste pouvait réussir à isoler ces pouvoirs, et isoler utérus et ovaires, ignorant la complexité même des fonctions de ces organes dans leurs relations avec l'ensemble de tout le corps, et les considérer tout simplement superflus après un certain âge.

Ce problème de l'hystérectomie se profilait à mes yeux comme la troisième « station », la troisième étape des luttes qui, après celles qu'on

avait dû organiser autour de l'accouchement et de l'avortement, ponctuant le « parcours-vie » du corps des femmes.

Je décidai de lancer la question et d'ouvrir le débat en Italie. Après un travail solitaire de quelques mois, je préparai ma première longue communication que j'allais présenter dans une conférence nationale de gynécologues à Palerme, où j'avais été invitée le 7 décembre 1997<sup>35</sup>. Ce fut un événement très important, au plan de la confrontation entre le discours d'une femme, une féministe, et les discours de médecins. J'ai ensuite organisé un colloque avec des gynécologues, mais aussi avec des magistrats, sur ce même thème à Padoue en 1998, avec une importante participation de la part des femmes.

J'avais invité des magistrats, entre autres parce que j'étais arrivée à la conclusion, et ce fut la thèse que j'ai soutenue à Padoue tout comme je l'avais fait à Palerme dans ma communication, que l'hystérectomie non justifiée constitue une atteinte à l'intégrité psychophysique de la personne, un crime de « lésions personnelles très graves<sup>36</sup> » et, en même temps, une terrible forme de violence exercée par la « science médicale » sur le corps des femmes. J'ai aussi organisé ensuite à Venise une conférence très large avec la participation de médecins, d'économistes, de juristes et de nombreuses femmes sur cette question. De même, après, à Rome et à Milan, j'ai ensuite été invitée à plusieurs congrès médicaux. Mais cette mobilisation a surtout été l'occasion d'entrer en contact avec des gynécologues françaises, et de participer à leur grande lutte pour maintenir la spécialité de la gynécologie médicale à côté de celle de la gynécologie chirurgicale, au lieu d'avoir seulement cette dernière, comme le voulaient les nouvelles politiques. Le corps des femmes a toujours beaucoup de difficulté à traverser ce monde, conçu en fonction des hommes.

Je me souviens d'une définition que nous donnions de la femme pendant les années 1970. Elle se lisait à peu près comme suit : « Une femme est ce sujet qui, quelle que soit la chose qu'elle est en train de faire, doit s'interrompre s'il y a une urgence qui concerne la famille ». Encore une fois, je m'étais retrouvée devant cette obligation d'interrompre ce que j'étais en train de faire, soit ma recherche sur la question de la terre. Ce n'était cependant pas de famille qu'il s'agissait dans ce cas-ci, mais de mon corps même, le corps d'une femme qui devait

*abattre un autre obstacle pour être en mesure de poursuivre son parcours de vie.*

Sur quoi portent vos préoccupations intellectuelles et militantes depuis 2000 ?

**Mariarosa Dalla Costa :** *J'ai dédié ces années à analyser les discours et les luttes des mouvements de paysans et de pêcheurs dans la mondialisation. Pendant les premières années, j'ai concentré mon attention sur les mouvements de paysans. Je constatais en effet que, malgré les luttes âpres et longues que pouvaient mener différents sujets, il était vraiment difficile d'être en mesure d'imaginer comment une alternative à ce type de développement, un autre projet d'organisation sociale et de production pouvait être construit. Le modèle dominant se reproduisait en effet de façon continue par l'expropriation des terres, tout comme au début du capitalisme, mais sous des formes nouvelles, soit par l'appropriation et le bouleversement des pouvoirs reproductifs de la nature. Ce modèle de développement se perpétue à travers différents types d'expropriations, où des multitudes de gens sont expulsés. La condition ouvrière se voit refondée au niveau planétaire et restructurée en des termes proches de l'esclavage.*

*Le bouleversement des mécanismes de la reproduction spontanée de la vie – par les brevets sur les semences par exemple –, la dette internationale, les programmes d'ajustement structurel sont tous des composantes de la même stratégie par laquelle le capital tend à créer une dictature alimentaire, impliquant pour les populations une dépendance maximale, et où ces dernières se retrouvent dans des conditions de chantage absolu. Nous devons partir de cette question : comment briser cette dictature ? Sinon, ce serait comme si tout le militantisme, toutes les luttes dans le monde, se réduisaient à construire une maison sans fondations.*

*Le mouvement des paysans s'est posé ce problème : comment construire ces fondations ? Partir de cette volonté de regreffer la relation de la vie humaine à celle de la terre, dont la négation constitue l'âme même du développement capitaliste, signifie renverser les conditions de ce développement et poser les bases pour construire un autre déve-*

loppement, « autre » d'abord et avant tout parce qu'il n'impliquerait plus comme prémisses fondamentales l'accroissement de la faim et la mort.

Le mouvement des paysans posait des jalons fondamentaux pour s'opposer à la stratégie de la faim : la nourriture est un bien commun ; il s'agit du droit des populations à avoir accès aux sources de la nourriture, avant tout la terre, l'eau, la biodiversité, et de leur liberté fondamentale de choisir quoi manger et comment le produire ; une démocratie doit commencer par être une démocratie alimentaire ; la souveraineté alimentaire comme source véritable de sécurité alimentaire. Beaucoup d'autres thèmes étaient des thèmes centraux à ce mouvement : une agriculture responsable est responsable envers les autres paysans, envers les consommateurs et envers la terre même ; il faut refuser l'idée voulant que la sécurité alimentaire puisse dériver de la disponibilité d'une devise forte permettant d'acheter des vivres des multinationales. De mon point de vue, il était important de ne pas traiter ces thèmes comme s'ils concernaient seulement le Sud du monde. Différents mouvements dans le monde, en Italie d'abord, bougeaient dans la même direction, et j'analysais ce qu'il y avait chez eux de commun et de différent, mais qui au total convergeait dans le même sens<sup>37</sup>. Entre-temps, un large mouvement de consommateurs dans les villes rejoignait le mouvement des paysans, de sorte que ce mouvement, en Italie par exemple, devenait de plus en plus un mouvement « rural urbain<sup>38</sup> ».

À un certain stade de ma recherche sur ce terrain, j'ai présumé que si de telles forces sociales étaient à l'œuvre en ce qui concerne la question de la terre, des forces semblables devaient l'être aussi en ce qui concerne la question de la mer, des fleuves, des lacs, et de l'eau qui coule dans les veines de la terre. Et je trouvai le mouvement des pêcheurs, dont les activités avaient débuté au Kerala en Inde durant les années 1970, et qui atteignit très vite une dimension planétaire.

Cette rencontre avec la mer, avec l'océan, tout comme ma rencontre avec la terre, survint parce que cette recherche correspondait à un besoin que je ressentais au fond de moi<sup>39</sup>, soit le besoin de raccorder ma vie à celle de la nature. Ce fut d'abord une rencontre poétique. Ce n'est pas un hasard si dans le livre<sup>40</sup> que Monica Chilese et moi avons consacré à l'océan, j'ai dédié quelques vers à la mer.

*Le mouvement des pêcheurs contre la pêche gigantesque effectuée au moyen d'embarcations munies d'équipements de haute technologie posait la question de la pêche responsable, réalisée avec un sens des limites et des responsabilités à l'égard des autres pêcheurs, des populations riveraines et à l'égard de la mer. Le mouvement des pêcheurs posait la question centrale de la nécessité de la sauvegarde du lien organique entre le métier de pêcheur et le maintien de l'écosystème. Il exprimait la nécessité de développer une relation écoamicale avec l'écosystème plutôt qu'une relation destructrice<sup>41</sup>, affirmant que la possibilité réelle d'abondance réside dans la défense de la reproduction spontanée des sources et des cycles de la vie.*

Quel est le lien entre ces recherches sur les questions de la terre et de la mer et vos recherches antérieures sur la situation des femmes et leur mouvement ?

*Mariarosa Dalla Costa* : La question de la terre et de la mer, la question des politiques alimentaires, d'une part et, de l'autre, celle des mouvements pour un système alimentaire alternatif me permettaient d'approcher la question de la reproduction et de la relancer à un plus haut niveau. Les luttes autour de l'argent et du temps n'étaient pas suffisantes pour nous permettre d'imaginer un avenir différent, qui ne présupposait pas d'emblée la croissance de la faim dans le monde. Le système alimentaire dominant ne produisait cependant pas seulement la faim, mais aussi la maladie. Les années récentes sont d'ailleurs devenues les années des scandales alimentaires. La nourriture qui, traditionnellement, était source de joie, devenait progressivement source de suspicion et de peur. Si fournir de la nourriture a constitué l'une des tâches primordiales du travail de reproduction des femmes, cette tâche, comme par hasard, fait maintenant face à de nombreux nouveaux problèmes : non seulement la nourriture devient rare, dans le Sud comme dans le Nord mais, de plus, elle devient insalubre. Par conséquent, dans plusieurs régions, les femmes prennent la tête de mouvements pour préserver la terre et la nourriture.

De plus, les femmes qui, traditionnellement, avaient pris soin du corps des autres, ont appris, avec le mouvement des femmes des années

1970, à prendre soin de leur propre corps. Elles ont posé avec détermination la question de leur autonomie et la satisfaction de leurs propres désirs, au lieu de vivre simplement en fonction de la satisfaction des besoins des autres.

La lutte des femmes pour se réapproprier leur corps ne concernait pas seulement la réappropriation du savoir et du pouvoir de décider de la procréation et de leur sexualité. Elles refusaient aussi d'être des machines à reproduire la force de travail, et entendaient se réapproprier leur propre corps comme corps créateur et désirant. Contre une vie tout entière dévouée au travail, elles voulaient se ménager du temps pour elles-mêmes. Contre une féminité faite uniquement de disponibilité à satisfaire les besoins des autres, elles entendaient reconquérir le droit aux émotions.

Mais aujourd'hui, le droit aux émotions et aux sensations est au cœur du mouvement en faveur d'une agriculture paysanne, parce que ce dernier refuse la laideur que la destruction des paysages entraîne à sa suite, refuse la privation des sensations que la campagne génère, l'annulation et l'homologation des saveurs, ainsi que la destruction des savoirs. Le droit à la créativité et à la beauté est bien présent dans ce mouvement, tout comme le droit à la sécurité alimentaire. Après ce long hiver industriel et urbain, le corps des femmes, et celui des autres avec elles, pourra s'épanouir à nouveau uniquement avec l'épanouissement du corps de la terre<sup>42</sup>.

À un certain moment de ma recherche, je décidai d'ordonner tous les matériaux en ma possession, les matériaux à usage militant et les matériaux plus théoriques que j'avais ou recueillis ou produits ma vie durant, afin de les déposer comme archives à la disposition des nouvelles générations. Plusieurs matériaux remontent aux années 1970, mais d'autres concernent davantage le présent. Il s'agit de matériaux sur support papier, comme des tracts, brochures, chansons, pièces de théâtre, ou encore de vieux disques, des cassettes ou des films que j'ai transférés sur CD ou DVD.

J'ai consacré plusieurs années à recueillir et à ordonner le tout et, en septembre 2011, j'ai donné l'ensemble à la Bibliothèque municipale de Padoue, m'étant assurée qu'on allait y faire un travail d'archives et rendre ce fonds accessible au public dans quelques mois, puisque

*j'avais déjà bien ordonné le tout. Toutefois, au moment où j'écris ces lignes (septembre 2013), il ne l'est toujours pas. On ne peut même pas encore y trouver un catalogue des matériaux qu'il contient. Ce travail inefficace est-il typique du traitement fait aux archives féministes<sup>43</sup> ?*

## ENTRETIEN AVEC SILVIA FEDERICI\*

*Silvia Federici est née à Parme en Italie en 1942. Elle vit aux États-Unis depuis 1967. Elle obtint un Ph.D en philosophie en 1980 de la State University of New York at Buffalo. Elle est professeure émérite de sciences sociales de l'Université Hofstra (Hempstead, New York). Elle est l'auteure de plusieurs documents clés étayant la perspective du salaire au travail ménager, dont Wages Against Housework (Bristol, UK., Falling Wall Press, 1975).*

**Louise Toupin :** Après toutes ces années, et question de faire comprendre aux féministes d'aujourd'hui ce que votre projet signifiait, pouvez-vous nous dire quelles leçons on peut tirer de la vie du Collectif féministe international ?

**Silvia Federici :** *Le Collectif féministe international a servi à lancer la campagne internationale pour le salaire au travail ménager. Il a donc constitué une expérience politique très forte, qui a marqué profondément la vie des femmes qui y ont participé.*

*Pour comprendre le sens de notre participation à ce projet politique, on doit tenir compte du climat général de l'époque. C'était une période révolutionnaire pour beaucoup de femmes. Nous venions du Movement – le mouvement étudiant, le mouvement contre la guerre, le mouvement des droits civils et anticolonial. On avait alors la certitude d'être partie prenante d'un processus de transformation historique. Et, de plus, on militait dans le mouvement féministe qui promettait de changer complètement nos vies. Les expériences de ces années étaient*

---

\* Cette entrevue avec Silvia Federici a été réalisée dans un premier temps en 1996 et complétée en 2013.